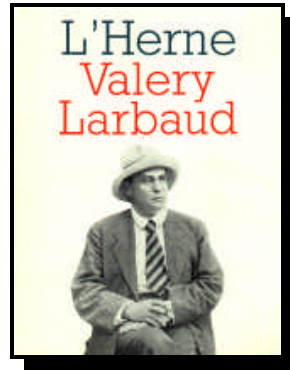


VALERY LARBAUD

DE LA TRADUCTION



Extrait des Cahiers de l'Herne, *Valery Larbaud*,
publié sous la direction d'Anne Chevalier,
Paris, Éditions de l'Herne, 1992, p. 231-235.

De la traduction

Valéry Larbaud

Larbaud traducteur

Toute sa vie Larbaud a traduit, d'abord de l'anglais, et surtout des poètes, plus tard, et plus timidement parce qu'il n'avait pas reçu une formation classique en ces langues, de l'espagnol et de l'italien. Ses amis lui reprochèrent souvent de consacrer trop de temps à ces travaux, sacrifiant ainsi son œuvre personnelle. Larbaud y voyait lui-même parfois un humble service à rendre à la République des lettres, mais, plus lucide que ses contemporains, en avance sur son temps par cela aussi, il sentait que la traduction avait d'autres vertus, car elle permettait de faire siennes les beautés admirées chez les autres, et en même temps exerçait et renforçait sa maîtrise de l'écriture. On ne parlait pas encore d'intertextualité, ou fort peu, sous les dénominations fâcheuses de plagiat ou d'imitation. Larbaud, tout en traduisant, commençait à méditer sur le travail du traducteur. En 1913, son Saint Jérôme était encore loin de naître, et lorsqu'en 1923 Gide lui demande, pour la décade de Pontigny « Le trésor poétique réservé ou l'intraduisible », communication de son article « De la traduction », Larbaud a presque oublié cet article ancien qui, écrit-il, « ne doit pas être bien intéressant ».

De la traduction

Il semble que pour Sainte-Beuve, les écrivains se soient divisés en deux classes : en haut, les inspirés et, en bas, ce qu'il appelle « les habiles studieux ». Il range Virgile parmi ces derniers, dans ce qu'il appelle cette « grande école seconde », citant à l'appui de son dire quelques emprunts de Virgile à Lucrèce. Certainement il fait tort à Virgile, et c'est à croire que ce poète lui est resté fermé. Mais, ce qui est plus grave, son point de vue est radicalement faux. Les inspirés aussi sont des habiles et des studieux. Et en somme il n'y a que des degrés d'inspiration. L'erreur de Sainte-Beuve est fâcheuse en ce sens qu'elle donne un coupable encouragement aux prétentieux qui croient que le travail et l'intelligence suppléent au talent, alors qu'en réalité il n'existe rien en art que le don, cette noblesse personnelle; alors que tout n'est, brutalement, qu'une question d'être bien ou mal né.

Le don, la vocation, nécessaires qu'ils sont, ne suffisent pas. Il faut encore la bonne volonté, l'obéissance à la vocation. Le don une fois révélé à celui qui l'a reçu, l'instinct s'exerce comme il peut. Il y a d'abord le désir passionné d'exprimer ce qui est vivement senti, puis le besoin du rythme, puis le goût des lettres, la fascination exercée sur le poète futur par certains poèmes. Puis aux débuts de la vie littéraire, souvent en pleine enfance encore, il y a le gros plagiat naïf, cette poésie de **Parini**, si belle que Giuseppe Giusti, qui a treize ans, ne résiste pas à la tentation de la recopier et de la signer de son nom. Il l'aimait tant, qu'il l'avait refaite; et du reste il savait qu'un jour viendrait où le nom de Giusti serait connu de quiconque connaît le nom de **Parini**. **Lucain** a bien prédit la découverte du Nouveau Monde, **Lope de Vega** celle du télégraphe électrique.

Le même instinct, le même besoin passe bientôt du plagiat à l'imitation. Ainsi la vie, qui n'apporte rien qu'elle-même, se cramponne au milieu où elle se trouve placée, et se nourrit aux dépens de ce qui l'entoure. Peu à peu elle se fortifie, parvient à se mouvoir, et enfin choisit sa nourriture. Choix de plus en plus dédaigneux, sûr de soi, impérieux. Avec l'imitation commence l'apprentissage.

Long et ardu travail que l'apprentissage! Tant d'années d'efforts tâtonnants, d'essais inutiles sans cesse repris, recommandés; tant de lectures nocturnes; tant de jours de doute et si peu d'heures d'espoir. C'est parce que c'est un labeur d'élection et d'amour que nous nous y sommes pliés; c'est parce que c'était, au fond, une question de vie ou de mort : le refus ou l'acceptation du don, la désobéissance ou la soumission à la vocation. Tout s'y rapporte; les examens mêmes, passés en vue d'autres buts, les cours de la Sorbonne, tout cela sert à l'apprentissage; dans toute cette masse de savoir, même acquis à contrecœur, l'œuvre, à notre insu, trouve un peu de sa nourriture. A travers toutes les « études », l'œuvre future reste la grande affaire. Et cela suffit. Plus tard, formés, nous contiendrons trois vies : la vie physique, la vie intellectuelle, basée sur la première; et la vie du poème, basée sur la vie intellectuelle. Mais déjà la vie

intellectuelle s'oriente vers la vie supérieure du poème, le pressent, le contient comme à l'état de nébuleuse, et se prépare à le porter et à le mettre au jour. Immense effort, demeuré inaperçu de nos éducateurs et de nos instituteurs, poursuivi avec persévérance, et en secret, avec hypocrisie, en grand silence et solitude, d'une seule tension depuis l'enthousiasme obscur de l'enfance jusqu'au laurier dérisoire du baccalauréat.

L'apprentissage, devenu conscient, est de deux sortes : c'est une assimilation fonctionnelle par laquelle le poème acquiert, d'une part sa substance, de l'autre sa forme. Sa substance, c'est notre expérience, inépuisable, sans cesse renouvelée. Ce sont les fruits de la curiosité désintéressée, mère des passions impersonnelles : science, histoire, lettres. C'est ce qui en nous connaît Dieu, le monde et nous-mêmes; c'est le Grand Inquisiteur; c'est le principe de la vie éternelle, que le don lui-même ne fait que servir. Et pour servir il doit exprimer. Exprimer intégralement devient donc le but immédiat de l'effort désormais soumis à la raison et à la volonté d'un homme.

Il y a d'abord la tradition, reçue déjà par l'imitation des maîtres de la génération précédente; et non d'autres. Il faut tous les chaînons. Racine, Lamartine ne pourront rien pour moi. Il faut que Jammes me conduise à Lamartine. Il faut que je m'instruise en dépit de l'ignorance de mes professeurs et de la sottise des règlements universitaires. Illettrés, qui voulez que j'entende Virgile et qui me confisquez ce Rimbaud! Il faut que je me choisisse un maître en dépit des pions, et que je reste longtemps dans cette école.

Mais ce maître, par cela même qu'il me donne la tradition, me renvoie aux grands maîtres. Il faut tout reprendre, remonter à toutes les sources du langage.

Enfin, voici le poème sorti, c'est-à-dire écrit, jeté par brassées dans un fouillis de ratures. Il ne sera jamais publié. C'est un essai. Fini, il sera recopié (cela filtre), puis on le relira, et enfin on le jettera au feu. Un phénix qui ne renaîtra pas de ses cendres! Et pourtant sa *substance* reparaitra, intacte, ailleurs. Un essai. Mais il a été entouré de tous les soins dont serait entouré un ouvrage destiné à paraître.

Et ici, un désir me vient de savoir comment font les autres parents. Et un instinct inexplicable me pousse à m'adresser aux parents des autres pays. L'exemple de ceux de mon pays suffirait sans doute. Mais déjà un désir, un besoin tout personnel et très impérieux, m'ont poussé, les fameuses études enfin terminées, à suppléer à l'insuffisance de mes diplômes en apprenant une langue étrangère. Dès lors la tentation est trop forte, je puis voir comment s'y prennent les parents des autres pays, et je pourrais hésiter?

Les gens désintéressés qui protestent contre les traductions d'ouvrages étrangers sont vraiment incompréhensibles. De la part des libraires, des éditeurs, des fournisseurs du gros public, cela va de soi. Mais les autres? Ceux qui disent que « nous avons aussi bien en France », quelle idée se font-ils des lettres? Ceux à qui les traductions d'Ibsen, de Dostoïevski, de Tolstoï, de Thomas Hardy, paraissent « un danger pour la culture française », ne nous feraient-ils pas croire que la culture française consiste dans l'ignorance superbe de toute autre culture? En attendant, ces patriotes intransigeants se nourrissent des romans populaires et des opérettes que Londres et Vienne, lorsqu'elles n'en veulent plus, passent à Paris.

Ces scrupules écartés, si jamais je les ai pris au sérieux, le désir de traduire me vient naturellement. Et naturellement je le satisfais. Et ma satisfaction est double; d'une part je possède ainsi très intimement le poème dont je suis devenu amoureux, et d'autre part je fais partager mon plaisir à d'autres lecteurs. Je m'approprie légitimement une œuvre qui me dépasse et m'exalte. Et il se trouvera des gens pour me dire que je fais œuvre utile.

Eh bien! je vais traduire. Bon pour dix mille contresens. Je sais imparfaitement cette langue? Eh bien! c'est en traduisant que je l'apprendrai. J'arriverai sans doute à ne plus faire de contresens; mais jamais je ne renoncerai à l'interprétation personnelle. Je connais vos sages et correctes traductions : j'en ai fait, au collège. Je ne recommencerai pas. Gardez-en la recette pour les concours et pour les affaires de librairie. Je ne fais pas la traduction commerciale, et je ne fais plus la traduction d'examen. Ma traduction ne veut être qu'interprétation personnelle. C'est ma traduction, non celle d'un autre, que je vous offre. Si vous voulez connaître le poème que j'interprète, apprenez la langue dans laquelle il a été écrit et lisez-le dans le texte. C'est l'enthousiasme d'une lecture, que je vous apporte; c'est une aventure, une conversation avec un géant, les amours d'un explorateur avec la fille d'un roi sauvage. J'ai vécu six mois de délices avec ce poème, et voici ce que j'en rapporte. C'est un souvenir d'amour, et peut-être bien que, pour cette raison précisément, il n'a de valeur que pour moi.

Mais la valeur qu'il a pour moi est bien grande. C'est, en effet, un exercice; mais qui, comme les *exercices* des religieux, me fait progresser en m'humiliant. C'est un exercice salutaire, qui éclaire ma prudence en détruisant ma complaisance envers moi-même. Comme je me sens gauche et rustique, ainsi brusquement introduit dans la demeure d'autrui! Chez moi, à l'aise, ou me croyant à l'aise parce que c'était chez moi, je pouvais me relâcher, et ne pas exiger tant de moi-même. Mais ici je suis un intrus; l'admiration seule m'a donné mes entrées dans ce palais; il faut donc, ou bien que je m'en aille honteusement, ou bien que je fasse en sorte de ne pas jeter le discrédit et le ridicule sur mon hôte. Je me sens vraiment si pauvre devant cet homme très riche! Au jeu où je l'ai trop légèrement défié, pour une pièce d'argent que je peux risquer, lui m'aligne sur le tapis vingt palets d'or. La nécessité me tire bien quelques ressources que j'ignorais, mais il faut qu'enfin je m'avoue battu et dise : Ce n'est pas la langue française qui est en faute, c'est moi. Et je mesure ainsi combien loin je suis encore de l'écrivain que je voudrais être. Plus tard, une autre traduction me fera voir les progrès accomplis.

Quant au résultat matériel de ces exercices, comment l'apprécier? Car enfin ce n'est pas là ma substance, et c'est ma forme déformée, adaptée à la substance d'autrui. Et surtout qu'en faire? S'il n'existe pas encore de traduction française de cet ouvrage, ou si celles qui existent sont matériellement mauvaises ou incomplètes, on peut bien publier cet essai. Mais il faut sous-entendre toujours les excuses du traducteur (envers le public comme envers l'auteur traduit) et son espoir qu'un autre viendra qui fera mieux que lui.

Cependant il y a eu, et il y a encore — surtout depuis qu'on s'est affranchi, pour la seconde fois, du préjugé de la traduction littérale, — il y a de grands traducteurs. Branche négligée des lettres, et que l'histoire littéraire connaît mal. Comme les grands traducteurs sont en général de grands écrivains dans leur œuvre personnelle, on les ignore, ou du moins on ne leur rend pas justice en tant que traducteurs. Qui pense à lire cette partie, considérable par l'étendue, de l'œuvre de Fitzgerald, qui comprend ses traductions du drame espagnol? Et

qui, les connaissant, oserait avouer qu'elles sont meilleures que les traductions littérales des mêmes pièces? Leurs inexactitudes grammaticales ont fait scandale quand elles furent publiées; et maintenant on les oublie. Nous attendons encore l'étude sérieuse et intelligente qui débrouillera la question, et la critique intuitive qui vengera Fitzgerald; qui montrera qu'il a tout conservé de son texte : l'esprit, l'intention, le génie; tout ce que les excellentes traductions littérales ont laissé perdre ou n'ont pas su rendre. Récemment, nous avons vu les mêmes erreurs commises à propos des traductions de Coventry Patmore par Paul Claudel. Jamais un poète anglais n'avait été si magnifiquement interprété en France. Le rythme un peu haletant de l'original, — toujours près des larmes, et souvent à voix basse, — est transformé en une majestueuse musique, en une seule phrase immense, pleine, noble et résonnante; et cependant, dans cette transposition, le sens intime demeure; rien, pas une goutte du précieux liquide n'a été perdue dans le transvasement. Et maintenant, signe de la grande traduction, le Patmore de Claudel est aussi agréable à lire que Patmore lui-même. Pourtant il s'est trouvé des critiques, même parmi les anglistes les plus compétents, pour reprocher à ces traductions de n'être pas littérales; de n'être pas, pour tout dire, commerciales! Elles avaient bien besoin, sans doute, de rendre le sens de chaque mot. A quoi donc serviraient les dictionnaires?

L'oubli où tombent tant de grandes traductions, l'oubli surtout où sont tombés tant de grands traducteurs qui n'ont pas produit d'autres ouvrages que leurs traductions, est en vérité pénible à voir. Il y a une œuvre de réparation et de glorification à entreprendre, au moins pour nos grands translateurs français. D'Amyot à Claudel, la lignée n'a pas été interrompue. Il est désagréable de penser que l'Angleterre réédite Florio tous les dix ans, alors que nous n'avons même pas des morceaux choisis de ce classique : Perrot d'Ablancourt. En France, où tant de jeunes gens riches assument si aisément le léger ridicule d'être leur propre Mécène, personne ne recherchera-t-il l'honneur d'être l'éditeur et l'introducteur d'une Collection des Grands Traducteurs français?

Si jamais une telle collection se forme, bienheureux ceux qui seront jugés dignes d'en faire partie! Voilà bien la « grande école seconde », et une carrière toujours ouverte aux habiles studieux. Cependant il ne faut pas négliger l'importance de la traduction comme simple exercice. Il faut songer à Rousseau se préparant à la *Nouvelle Héloïse* par la traduction de Tacite. La traduction, en effet, est surtout le complément de l'apprentissage. Elle y porte la dernière touche. Et pour ma part, je n'en ai pas fini; j'y reviendrai encore, et m'appliquerai encore cette discipline, ne serait-ce qu'en punition de mes péchés contre les Muses.

Valéry Larbaud